
Enfantines

PUBLICATION MENSUELLE POUR ENFANTS
rédigée et illustrée par les enfants

Lisez dans ce numéro :

A LA PÊCHE AU THON

(RÉCITS DE MOUSSES)



Savez-vous que... par G. JAECLY.

A la pêche au thon, par l'École de Trégunc-Saint-Philibert (Finistère).

Les anciennes mesures.

Les archives de notre École, par l'École de Narrosse (Landes).

Savez-vous...

Pourquoi les étoiles brillent

Si c'était un grand feu, comme la pelletée de charbon dans le fourneau, il y a bien longtemps que les étoiles auraient disparu. Les savants nous disent que les étoiles sont le siège de transformations atomiques et que leur lumière provient de formidables explosions, beaucoup plus considérables que celles de la bombe atomique.

G. JAECLY.



Qu'est-ce que le radium ?

C'est en 1898 que deux Français, Pierre et Marie Curie réussirent à obtenir pour la première fois du radium pur. Ils avaient travaillé de longs mois et il leur avait fallu traiter plusieurs tonnes de minerai, d'un minerai qu'on appelle pechblende (2 g par tonne).

Le radium est un métal brillant plus lourd que le plomb. Il a la curieuse propriété d'émettre des rayons X très puissants. (Lis la BT n° 208.)

G. JAECLY.

Le soleil, source d'énergie

Sais-tu combien l'énergie provenant du soleil est considérable ?

Chaque année, la terre reçoit une quantité de chaleur égale à celle qu'on obtiendrait en brûlant 100.000 milliards de tonnes de houille.

Rien que pour 1 km², cela représente 200.000 tonnes. Ce qui fait le nombre prodigieux de 100 milliards de tonnes pour la France.

De nombreux essais ont été tentés pour capter une partie de cette énergie. C'est difficile : d'abord le soleil ne brille pas toujours. Ensuite, il faut d'énormes appareils.

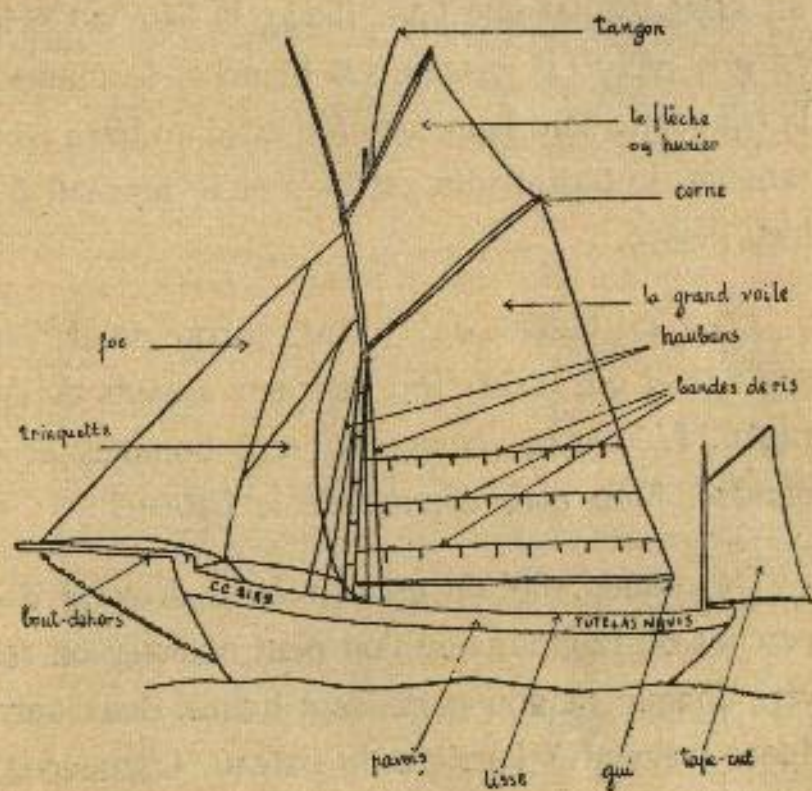
Une installation importante vient d'être réalisée dans les Pyrénées, à Mont-Louis.

Un grand miroir plat de 135 m² formé de 500 glaces reçoit les rayons du soleil. Il les renvoie sur un autre miroir, arrondi celui-ci, de 90 m² de surface, le réflecteur parabolique. Sa forme est un peu celle d'un bol. Les rayons sont concentrés sur un petit four.

Ce dispositif a permis d'obtenir des températures élevées (2.700°), de faire fondre à la fois plusieurs dizaines de kilos de minerais difficilement fusibles.

G. JAECLY.

A LA PÊCHE AU THON (RÉCITS DE MOUSSES)



LE THONIER

Le thonier est un bateau construit en chêne massif. Le nôtre se nomme le « Tutelas Navis »,

porte le numéro C.G. 2129. Il mesure 21 m de long, 4 m de large, jauge 51 tonneaux 08. La coque est peinte en rouge, la ligne de flottaison est marquée par une ligne bleue, la lisse est peinte en gris pâle. La misaine est blanche, le hunier et la trinquette sont jaunes, le foc est d'un beau rouge sanguin, le tourmentin est bleu et le tape-cul d'un bleu délavé.

C'est un bateau de 19 ans, encore solide pour son âge et qui résiste fort bien aux assauts de l'ouragan. L'équipage comprend sept hommes et un mousse. Mon père commande le bateau.

De chaque côté du grand mât se dressent deux perches ou tangons que l'on peut abaisser ou relever. Chaque tangon porte sept lignes, deux autres lignes traînent à l'arrière du bateau. L'hameçon à deux pointes, sans barbes, est garni de crin bleu, vert, orangé, rouge, blanc et jaune. Le vert est le meilleur par temps couvert, le blanc par temps calme. La ligne est une cordelette terminée par un

bas de ligne d'acier ou de laiton auquel on attache l'hameçon.

La cuisine se trouve sous le pont, à l'avant. Au centre est installée la chambre froide où l'on conserve les poissons. A l'arrière du bateau, les marins mangent et dorment dans le poste d'équipage.

L'ARMEMENT DU THONIER

Le premier juin, mon père décide d'armer le bateau pour la dernière campagne de thon.

Nous allons chez M. Barzic, le principal armateur du « Tutelas Navis ». Nous chargeons la charrette à bras de voiles, de poulies, de cordages que nous embarquons. Au reflux, nous mettons le bateau à sec. Il repose sur ses béquilles. Tous les hommes d'équipage, vêtus de vêtements usagés, sont au travail et je vous assure que nous sommes très courageux à l'ouvrage. J'astique mes ustensiles de cuisine avec du papier sablé, tandis que les hommes s'affairent autour du navire. Quelques-

uns rodent la coque recouverte d'algues, de moules et autres coquillages. D'autres, avec des brûlots de mazout, achèvent le carénage, puis brossent la coque.

Quelques jours après, le bateau est entièrement peint à l'extérieur et à l'intérieur.

LES PROVISIONS

Mon père a commandé les provisions. Nous embarquons : 108 kg de pain, une caisse de biscuits, de la viande fraîche et de conserve, des carottes, des oignons, des choux, 250 kg de pommes de terre, 28 paquets de margarine, 8 kg de graisse, 8 kg de beurre, 8 litres d'huile, 5 litres de vinaigre, 11 kg de sucre, 10 kg de café, 8 paquets de chicorée, 50 kg de gros sel, un paquet de poivre, 165 litres de vin dont 40 litres de vin blanc, 2.000 litres d'eau, 400 kg de charbon, 50 kg de carbure, 8 tonnes de glace, une caisse de médicaments, 30 paquets de tabac et 34 paquets de cigarettes.

LE DÉPART

Nous partons le 25 juin. Les matelots hissent les voiles, le treuil enroule le câble d'acier qui retient le bateau au quai, le patron tient la barre. Marc fait signe au remorqueur de venir nous prendre.

Nous quittons le port. Sur le quai, les hommes



agitent leur béret, les femmes des usines nous font des adieux avec leur mouchoir.

Le bateau sorti du port, les matelots abaissent les tangons. Le remorqueur nous conduit dans la baie puis nous filons vers le large. Je regarde la ville qui s'éloigne et se rapetisse. Les vagues sont plus grosses. Je pense :

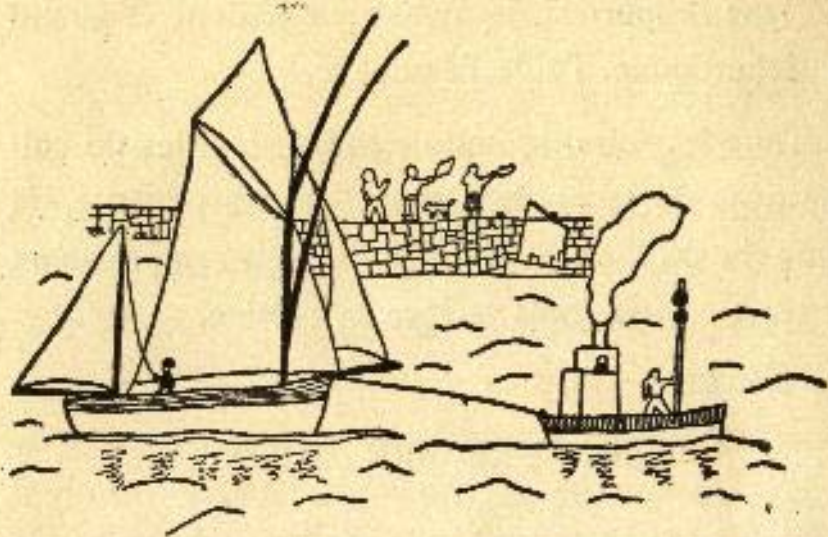
— J'aurais mieux fait de rester à terre...

Trois heures plus tard, nous sommes en dehors des Glénans. La nuit tombe. Je vais dormir.

Le lendemain matin, je monte sur le pont. Je ne vois plus que la mer autour de moi. Après cinq jours de route, nous arrivons sur les lieux de pêche, au large des côtes d'Espagne.

MES OCCUPATIONS

Ma cuisine est à l'avant du bateau. Elle est longue de trois mètres, large de deux. Le plancher est en sapin. Au fond, s'alignent deux grandes citernes remplies d'eau. A babord, se trouvent les pommes



de terre ; à tribord, le bois et le charbon. Au milieu, se dresse le poêle, et je vous assure que ce n'est pas facile d'y faire la cuisine.

Tous les matins, je prépare le café et une grillade de tranches de thon piquées d'ail. A midi, de la soupe au thon ; le soir, des pommes de terre cuites à l'eau avec du thon sauté. Tous les dimanches, je varie le menu. Je prépare des biftecks ou du rôti. Quelquefois un ragoût de thon que l'équipage adore.

Dans la journée, je monte sur le pont et quand la pêche donne, j'aide l'équipage.

Tous les soirs, je nettoie mes ustensiles de cuisine avec de la cendre et de l'eau savonneuse. Je fends du gros et du menu bois. J'en remplis deux ou trois caisses, puis je lave la cuisine.

MON PREMIER THON

Mon père me commande d'aller embarquer les thons. Je saute sur une ligne qui tient un poisson. Je me vante à l'équipage :

« Je l'aurai bien tout seul ! »

Le thon se débat, plonge, fait des crochets, remonte. Au bout de quelques minutes de lutte, je réussis à embarquer le poisson qui se tord au bout de l'hameçon.

Je le jette sur le pont. Il pèse bien 5 kg. Quelle belle capture ! Je n'ai jamais pêché de poisson aussi gros... Je danse de joie !

UN BANC DE THONS PASSE

J'ai épluché quatre vingts pommes de terre et coupé la moitié d'un thon pour la soupe. J'allume mon feu quand, tout à coup, j'entends un thon qui claque de la queue sur le pont. Je monte l'échelle et je vois que toutes les lignes sont prises. Les hommes d'équipage halent les lignes, embarquent les poissons. Je prends un poinçon et tue les bêtes. Quand la bande a disparu, je descends voir ma « popote ». Les oignons sont grillés, mon feu est mort, une odeur de brûlé règne dans la cuisine.



UNE BONNE PÊCHE

Le 10 juillet, nous sommes sur la ligne des Espagnols. Les bateaux espagnols sont nombreux dans ces parages. Toute la journée, nous halons les lignes, les thons voraces mordent bien. Les matelots embarquent les poissons. Ils les vident avec de grands coutelas que l'on aiguise tous les jours. Ils placent les thons sur le dos, leur fendent le ventre, leur arrachent les entrailles et les branchies puis les jettent à la mer, au bout d'une corde, pour les nettoyer. Quand ils les ont bien lavés, ils les pendent aux chevalets pour les égoutter et les sécher. Ensuite, ils les descendent à la chambre froide.

A la fin du jour, mon père compte les captures. Nous avons 360 poissons. Quelle belle pêche ! Mon père, comme de coutume, après une bonne journée, débouche une bouteille de quinquina et sert l'apéritif à chacun.

LES AVARIES

Les jours suivants, que de malheurs ! Le tangon de tribord est brisé par le roulis du navire, le foc est mis en pièces, une voie d'eau se déclare sous la réserve d'eau douce.



Mon père décide de faire route sur terre. Nous avons dix-huit jours de mer et pêché 700 thons. Nuit et jour, les hommes manœuvrent la pompe. L'eau monte toujours et, dans ma cuisine, elle atteint le niveau du plancher.

Nous arrivons en vue des feux de Penmarch quand, tout à coup, le piston de la grande pompe se rompt. Il faut alors manœuvrer la pompe de secours. Heureusement, nous sommes près de terre.

Le 20 juillet, nous rentrons au port de Concarneau.

LE DÉBARQUEMENT DU THON

Les matelots passent de mauvais vêtements. J'ouvre les chambres froides. Deux marins y descendent, sortent les thons, les passent à leurs camarades qui font la chaîne. Nous chargeons les wagonnets de la criée. Bientôt la sirène retentit : c'est l'heure de la vente. Nous vendons 700 thons pesant



4 tonnes, au prix de 120 francs le kg. L'équipage recevra 60 % du prix de la pêche, l'armement 40 %.

Dix jours après, nous repartons après réparations.

LE THON ROUGE

Depuis quelques jours, nous voguons. La pêche est nulle partout. Nous croisons des thoniers, ils

nous signalent leur pêche. La plus forte est de quinze à vingt thons par jour. C'est maigre. Nous virons de bord et courons plus au large. Vers midi, les matelots filent les lignes. Je porte le dîner au poste arrière quand l'homme de quart crie : « Bec'h sur la première au vent. »

Un matelot monte sur le pont, il hale péniblement la ligne tendue qui lui échappe des mains et siffle : zac ! zac ! Il s'exclame : « Décidément, le monstre est bien nerveux ! » Il appelle deux camarades pour l'aider. Le poisson va de babord à tribord, embrouille les lignes. Le voilà amené à la surface. Il fait des crochets violents, bondit hors de l'eau. Va-t-il s'échapper ? Non ! Deux marins réussissent à l'embarquer. C'est un énorme poisson au ventre gris argenté, au dos noir. Il a deux longues nageoires pectorales, deux rangées de taches jaunes sur le dos. Ses yeux sont magnifiques, ils ressemblent à deux grosses perles noires. Il mesure près d'un mètre et pèse environ 65 kg.

LA CAPTURE D'UN REQUIN PEAU BLEUE

Nous sommes dans le voisinage du phare d'Armen. Les requins infestent ces parages. Ils poursuivent des bancs d'orphises. Je jette des entrailles de thons à l'eau pour exciter leur voracité. Joseph Guillou aiguise la lame du harpon et la graisse. Il s'agenouille à l'arrière du bateau, brandissant son arme. La lame luit au soleil. Il enfonce son bonnet sur ses yeux. Il observe le squalé qui effleure la surface de son aileron.

Tout à coup, le poisson bondit, l'arme part comme un éclair. Le monstre est harponné brutalement. Il se débat dans l'eau troublée par le sang qui gicle par cascades.

DANS LA BRUME

Un jour, nous faisons route dans un brouillard épais. De temps en temps, je sonne de la corne à brume, puis j'écoute attentivement si d'autres bateaux répondent aux environs.

Je fais mugir le cornet de brume dont le son résonne au loin dans cet épais rideau, beau mais dangereux. Tout à coup un ronflement retentit : c'est un vapeur. Je sonne trois coups de suite pour lui dire que nous naviguons vent arrière. Il me répond par un beuglement. Il n'est plus loin de nous. Nous entendons le bruit de ses machines. Le patron allume une lampe à essence. La lueur vive traverse le brouillard et nous sauve. Le vapeur change de cap et s'éloigne.

Il était temps. Le cargo a failli nous couper en deux.

LA TEMPÊTE

Le 23 septembre, alors que nous sommes à trois cent milles de terre, une violente tempête se déchaîne. Les vagues furieuses se ruent sur l'étrave. Les paquets de mer s'écrasent lourdement sur le pont, ma cuisine est inondée. Le vent hurle dans la misaine et les haubans. Le gui claque, l'écume jaillit sur le pont. Le bateau tangue et roule.

Oh ! la terrible nuit ! Pour nous et pour nos parents qui sont dans l'angoisse. Mon père décide de mettre cap sur terre. Les vivres s'épuisent : nous avons 26 jours de mer, il est grand temps de regagner le port.

Nous essayons la tourmente deux jours de suite.

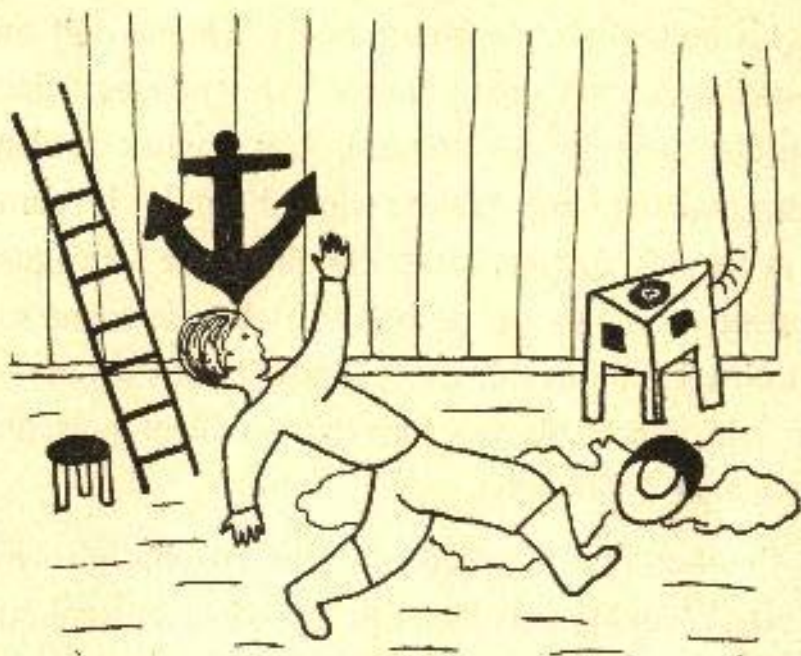


UNE MÉSAVENTURE

Je prépare mon dîner par ce temps affreux. Les vagues heurtent la coque du bateau et me font cogner de la tête de tous côtés comme si j'étais saoul.

Je pose ma marmite pleine d'eau sur le fourneau et l'amarre. Les lames se ruent sur le navire. Je me cramponne à ma couchette pour ne pas être projeté sur les cordages qui sont dans le poste. La cuisinière ronfle et brûle la cordelette qui tient le chaudron. Il tombe sur mes bottes et roule sur le plancher. J'essaie de le rattraper mais je glisse dans la soupe renversée et je tombe sur la marmite. Je donne un grand coup de tête dans le fourneau qui tremble. Je cours après la marmite qui danse sur le plancher. Enfin, je réussis à la saisir et à la remettre sur le poêle.

Je cours à l'arrière raconter ma mésaventure au patron qui m'écoute en riant.



DANS LA TEMPÊTE

Le 24 septembre, nous essayons la plus terrible tempête de la saison.

Nous sommes dans les parages de la Grande Sole. Nous avons comme compagnon « Pluie de roses », un autre voilier. Nous fuyons ensemble dans l'ouragan.

La nuit tombe de bonne heure. Quelle nuit angoissante sur cet océan traître ! Des nuages livides courent dans le ciel sombre. Les vagues roulent leurs plaintes lamentables : vlouf ! vlouf ! L'écume blanche gicle de tous côtés. On dirait que les vagues veulent se venger sur le bateau : elles se ruent sur cet obstacle mouvant. Le vent gémit dans les agrès. Au loin, j'aperçois des feux qui vacillent puis disparaissent à l'horizon.

Les houles deviennent de plus en plus féroces, le vent redouble ses clameurs. Je monte souvent sur le pont, car je ne peux dormir. Le bateau pique du nez dans l'abîme puis remonte sur la crête des vagues. Il tangue et roule. Les embruns ruissellent sur mon suroît, le vent me cingle le visage, le sel me colle à la figure.

Tout à coup, une vague plus violente que les autres s'écrase à la poupe, ébranlant tout le navire. Je suis projeté en avant. Je me relève en gémissant quand une poulie s'abat au ras de ma tête et se fend par le milieu. Je me réfugie dans la cabine.



NOUVELLE MESAVENTURE

Le lendemain, la mer est loin d'être calmée. Nous faisons route vent arrière avec trois ris dans la grand'voile. D'énormes vagues s'élèvent à vingt

mètres de hauteur. L'homme de quart est cramponné à la barre. Les paquets de mer jaillissent par-dessus le pavois et tombent avec fracas sur le pont. Tout autour du bateau, des petits pingouins tournent et crient sur la cime des vagues écumeuses.

Je monte sur le pont, vêtu de mes cirés, pour éplucher des pommes de terre, quand une lame me surprend et me bouscule dans un chevalet. Mes pommes de terre renversées sont balayées et jetées à la mer. Je redescends en grognant dans ma cuisine et je reste prudemment à l'abri pour préparer le repas.

FIN DE CAMPAGNE

Nous rentrons au port avec une pêche médiocre. Mon père s'exclame :

« Nous ne serons pas fatigués pour la débarquer !

Après avoir passé deux jours à terre, nous reprenons le large pour la dernière marée de la saison. La pêche est encore maigre.

Le 25 octobre, mon père décide de désarmer le bateau.

Dans notre saison, nous avons fait quatre voyages. A la première marée, nous avons pêché 700 thons pesant 4 tonnes, vendus 120 fr. le kg.

A la deuxième, 620 thons, pesant 3 tonnes 9, vendus 120 fr. le kg.

A la troisième, 220 thons, pesant 1 tonne 2, vendus 155 fr. le kg.

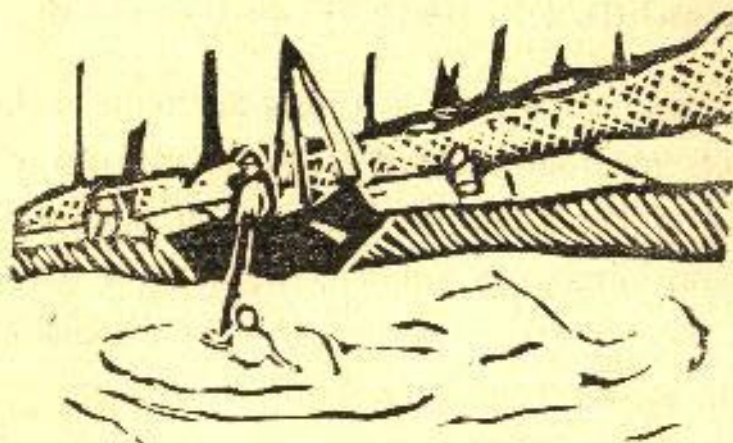
A la dernière, 200 thons, pesant 1 tonne 2, vendus 220 fr. le kg.

Mon camarade René n'a pas eu de chance. Il s'est embarqué au mois de juin sur un thonier à voiles. Son bateau a sombré au premier voyage. Il nous a raconté son aventure.

LE NAUFRAGE

Le 3 juillet, à 380 milles de terre, une voie d'eau se déclare brusquement à bord de mon bateau : le « Dominique-Reine-Paul ». Trois hommes manœuvrent la pompe, les autres cherchent la voie d'eau. L'eau monte, le bateau s'alourdit, il va bientôt s'ouvrir. Nous hissons le drapeau de détresse.

Un voilier étellois pêche dans les parages. Nous faisons route vers lui, il vient à notre secours. Un homme muni d'un porte-voix nous parle. Nous mettons le canot à l'eau. Deux hommes y embarquent avec moi. Je suis déjà à bord du bateau sauveteur quand quelqu'un crie :



« Un homme à la mer ! »

C'est un matelot de mon équipage qui est tombé à l'eau en embarquant dans le canot. Il est tout de suite repêché.

Il fait déjà nuit quand les derniers hommes quittent notre bord. Ils sifflent pour indiquer leur position. Bientôt nous sommes tous sauvés.

Notre bateau s'avance et personne ne tient plus la barre. Comme c'est triste, un bateau abandonné ! Je ne peux retenir mes larmes.

A BORD DU BATEAU SAUVETEUR

Je suis à bord du « Gagne-ta-croûte ». Les matelots me font manger et me servent du vin, puis je m'étends sur la couchette du mousse. Je ne peux dormir car j'ai trop de chagrin d'avoir perdu notre bateau. Je songe que j'ai été sauvé par miracle et que j'aurais pu être noyé.

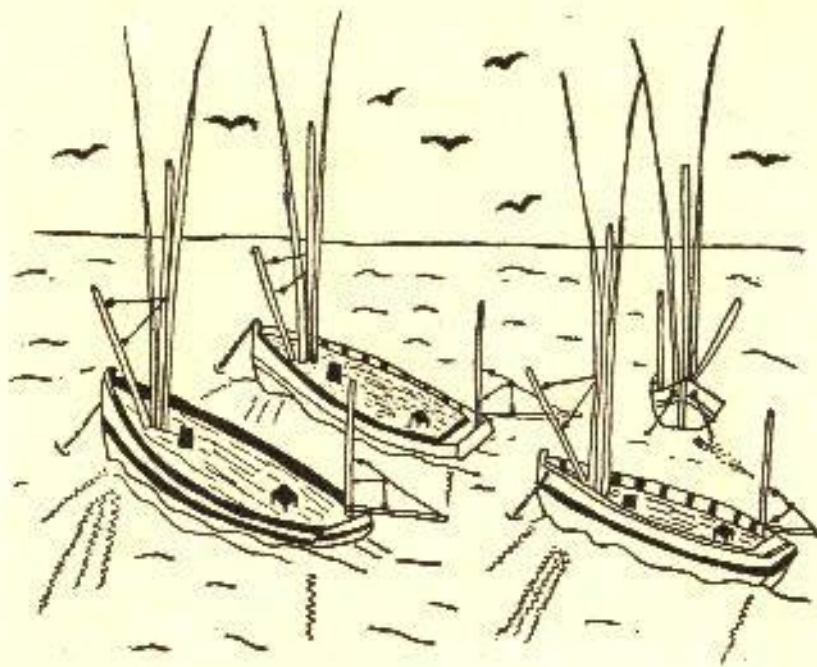
Le matin venu, je m'aperçois que j'ai encore un de mes sabots et je dis aux deux équipages :

« Je le garderai comme souvenir. »

Après le café, le patron du bateau étellois envoie un message à Concarneau :

« Allo ! Allo ! M'entends-tu ? Ici, le « Gagne-ta-croûte »... Le « Gagne-ta-croûte ». Le « Gagne-ta-croûte » vient de sauver l'équipage du « Dominique-Reine-Paul »... « Dominique-Reine-Paul ».

Le message est capté par le « Soupir » qui le transmettra à Concarneau.



RETOUR A TERRE

Nous faisons route vers le port. Un homme de mon équipage a sauvé sa bouteille d'apéritif. Il nous promet de la partager quand nous apercevrons le rivage.

Un après-midi, Francis grimpe dans les haubans.

Au bout d'un instant, il signale une terre. Nous pensons que c'est Groix. Deux heures plus tard, nous apercevons un phare. Nous reconnaissons le phare de Penmarch.

Alors, nous débouchons la bouteille et chacun reçoit un demi-verre.

Comme je suis content de revoir la terre ! Car je songe à mes parents qui sont dans l'inquiétude.

EN REMORQUE

A 5 ou 6 milles au large de Penmarch, nous rencontrons un bateau à moteur d'Étel : « Le Soupir ». Il nous prend en remorque. Nous faisons route sur Groix. Le soir, au moment où je vais me coucher, l'homme de quart m'appelle. Je monte vite sur le pont. Le matelot me montre le feu des Glénans.

Le lendemain matin, dès mon réveil, je saute

hors de ma couchette. J'ai hâte de savoir si nous sommes près du port. Nous avons doublé l'île de Groix. Le « Soupir » lâche la remorque et s'en va à l'île prendre des vivres car nous sommes quinze à bord maintenant et nous n'avons plus ni pain, ni vin, ni pommes de terre.

Nous poursuivons notre route vers Etel. Le « Soupir » nous rattrape et nous ravitaille, nous prend en remorque pour nous conduire à quai.

Malheureusement, ce bateau a disparu dans la dernière tempête d'octobre.



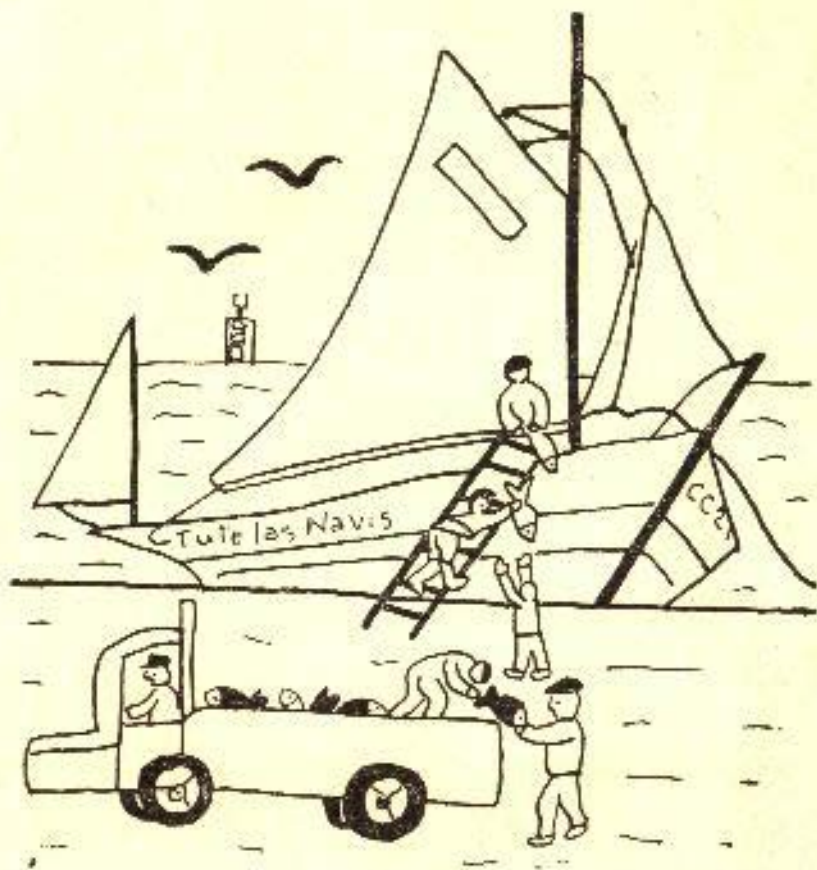
LE RETOUR

Aussitôt que nous avons accosté, un douanier vient nous demander si nous avons pu sauver nos vêtements. Hélas ! nous avons tout perdu.

Le soir venu, nous allons manger chez la mère d'un de nos camarades, puis nous retournons dormir à bord du « Gagne-ta-croûte ».

Le lendemain matin, nous allons à l'Inscription Maritime pour recevoir de l'argent afin de rentrer chez nous. Nous prenons le car pour Lorient où nous nous arrêtons pour nous restaurer. Puis nous embarquons dans un autre car qui nous conduit à Riec où nous descendons. Mon oncle me prête sa bicyclette pour rentrer.

Il est onze heures et demie du soir quand j'ar-



rive à la maison. Comme je suis heureux de retrouver mes parents que j'ai failli ne plus revoir.

Textes rédigés et illustrés par des élèves
de l'Ecole de TREGUNC-S-PHILIBERT
(FINISTÈRE).

Ces élèves ont quitté l'école fin juin, avec une autorisation d'absence. Ils se sont embarqués comme mousques sur des voiliers. Ils ont pêché le thon pendant les vacances. A leur retour en classe, ils ont fait pour leurs camarades et leurs correspondants le récit de leur vie à bord et de leurs aventures.



Les anciennes mesures

MES RENSEIGNEMENTS par tradition, souvenirs et documentation

L'aune = 1 m. 20 dans le Jura.

L'aune de Paris avait 3 pieds 7 pouces et 8 lignes = 1 m. 194.

L'aune nouvelle de France ou aune métrique = 1 m. 20.

L'aune ancienne de France = 1 m. 188446.

L'aune de Genève = 1 m. 1437.

L'aune de Lausanne = 1 m. 20.

Cette mesure porte en d'autres pays le nom de canne, de vare, de verge, de brasses, de palme, etc.

Le **baral**, employé surtout dans le Languedoc et la Provence, dans la région jurassienne, correspondait à 60 litres; pluriel: **baraux**.

Au début du XIX^e siècle, l'**écu** français valait 5 francs.

L'écu des Etats du	
Pape	5 fr. 385
— de Bâle	4 fr. 56
— de Zurich	4 fr. 70
— de Sardaigne .	2 fr. 70
— de Piémont ..	7 fr. 07

Le mot écu dans le sens absolu signifiait 3 francs, notamment au temps de Voltaire, mais par la suite on spécifiait: un écu de 3 fr., un écu de 5 fr.

Ecu neuf par opposition à l'**écu rogné**, c'est-à-dire usagé et ayant moindre valeur. Lorsqu'on voulait faire un cadeau, on cherchait à offrir une pièce

neuve et portant un millésime récent.

Le **franc** fut longtemps, sous l'ancienne monarchie, synonyme de **livre**. La défunte pièce de 1 franc en argent, qui pesait 5 gr., valait par rapport à la livre tournois 1 fr. 0425.

La livre tournois, qui se fabriquait à Tours, était plus faible d'un cinquième que celle de Paris. Il s'est dit ensuite des livres valant 20 sous (c'est notre cas), à la différence des livres-parisis qui en valaient 25. Il s'est dit également des **sous** valant 12 deniers, à la différence des sous parisis qui en valaient 15, aussi disait-on un sou tournois.

Le **franc**, monnaie comtoise, valait un peu moins que la livre: 0 fr. 98.

En France, comme monnaie, la **livre** valait 20 sous de douze deniers ou quatre liards. Par rapport au franc, qui l'a remplacée, elle vaut 0 fr. 9876.

En calculant on pouvait employer le mot **livre** dans tous les cas: une livre, 2 livres, etc., mais dans le langage ordinaire on disait plutôt: vingt sous, quarante sous, un écu (3 fr.), quatre francs, cent sous, 6 francs, 7 fr., 200 fr., etc.

Cependant, quand la somme ne faisait pas un compte rond, on disait plutôt livre: 2 livres 10 sous, 3 livres 15 sous.

Quant au **louis**, il s'agit évidemment du louis d'or valant 20 livres ou 20 francs.

La **livre** (poids) correspondait au $\frac{1}{2}$ kilog et se divisait en 16 onces.

Le quintal était avant l'emploi du système métrique de 100 livres, soit 50 kgs.

Dans le Jura, le mille de foin s'entend de 1.000 livres, ou 500 kilogs.

Le sol ou sou était 1/20 de la livre, valant 12 deniers ou 4 liards. Le sol = 5 centimes.

Rapport des

**anciennes mesures locales
avec le système métrique
d'après les tableaux
de M. Béchet,
ancien secrétaire général
de la Préfecture du Jura,
dressés en 1801**

Aune = 1 m. 491.

La mesure vaut 1 dal 9820 ; on la compte en général pour 2 décalitres et on l'appelle aussi un double.

Le pouce = 0 m. 027.

La toise courte = 2 m. 513.

La perche = 9 pieds $\frac{1}{2}$ = 3 m. 427.

L'ouvrée = 4 a. 430501.

Le journal = 0 ha 32.

On compte aujourd'hui 3 journaux à l'hectare.

La corde ou moule = 4 stères 387487.

La solive = 1 décist. 028317-.

La pinte de vin = 1 l. 269528.

Le caril = 0 hl. 761717-.

La feuillette = 1 hl. 142547.

Le tonneau ou pièce = 2 hl. 28515.

Le muid = 240 pintes.

La queuo = 360 pintes.

Les archives de notre Ecole

Les premières archives de notre école remontent à l'année 1859.

Voici un extrait du registre matricule de cette année-là.

Nombre d'élèves inscrits : 113, habitant la commune ; 5 forains. Au total : 118.

de 3 à 7 ans : 29 garçons, 27 filles.

de 7 à 13 ans : 30 garçons, 29 filles.

de + de 13 ans : 3 garçons, pas de filles.

Enfants restés en dehors de l'école : 71.

Nombre d'élèves ayant fréquenté l'école : 47.

Actuellement, le nombre d'élèves est : 77.

Nom de l'instituteur : Foix Daniel, nommé dans la commune le 1^{er} janvier 1849 instituteur définitif.

Ecole de Narrosse (Landes).

ABONNEMENTS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

C. FREINET — PLACE BERGIA

CANNES (Alpes-Maritimes)

C.C.P. 115.03 Marseille - Coopérative de l'Enseignement Laïc

Le numéro 30 fr.
Abonnement annuel (10 parutions) :
France et Union Française 200 fr.
Etranger 300 fr.